

Zeitschrift: Zürcher Taschenbuch
Herausgeber: Gesellschaft zürcherischer Geschichtsfreunde
Band: 32 (1909)

Artikel: Heinrich Meister und J.J. Bodmer : zwei bisher nicht zum Druck
erschienene Briefe, 1764 und 1766
Autor: Usteri, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-985822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Heinrich Meister und J. J. Bodmer.

(Zwei bisher nicht im Druck erschienene Briefe.)

1764 und 1766.

Von Prof. Paul Usteri.

I.

Heinrich Meister an J. J. Bodmer.

(19. August 1764.)

Im Sommer 1764 machte Heinrich Meister im Alter von zwanzig Jahren zur Vollendung seiner Studien einen längern Aufenthalt in Genf. Einige der Briefe, die er von dort an seinen Vater, Pfarrer Meister in Rüsnacht, richtete und die schon seine scharfe Beobachtungsgabe bekunden, erschienen in der Genfer *Semaine littéraire* vom Juli und August 1903. Er verjäumt es nicht, meldet er seinem Vater, auch seinen verehrten frühern Lehrern Bodmer und Breitinger zu schreiben. Der Brief an letztern ist verloren gegangen; dagegen findet sich eine Kopie des Briefes an Bodmer im Meister-Archiv in Winterthur.¹⁾ Da derselbe nicht nur über das damalige Genf berichtet, sondern auch Zeugnis ablegt von der Liebe zum Vaterlande und der Begeisterung, womit Bodmers Unterricht seine Schüler erfüllte, so dürfte er vielleicht die Leser interessieren.

Was die Sprache betrifft, so schreibt Meister, wie wir wissen, französisch; seine Mutter war eine Französin und sein

¹⁾ Besizerin desselben ist Frau Oberst J. Reinhardt-Sulzer.

Vater 37 Jahre lang französischer Prediger (14 Jahre Hofprediger beim Grafen von Bückeburg-Sippe, die übrige Zeit Pfarrer in verschiedenen Hugenottengemeinden Deutschlands).

Vous avez eu la complaisance de lire une grande partie des lettres que j'écrivis à mon cher père. Et vous avez daigné sourire à sa tendresse paternelle lorsqu'il en était content. Que je suis touché de votre bonté! Je me suis déjà privé longtemps du plaisir de vous en témoigner ma reconnaissance. Permettez-moi d'en jouir aujourd'hui, quoique je ne puisse en jouir qu'à la hâte.

Illustre Bodmer! que vous êtes sublime à mes yeux, quand je vous vois remplir tous les devoirs de la société avec cette simplicité facile qui fait le caractère le plus décisif de la vraie grandeur d'âme. Que j'aime vous voir méditer sur le bien public avec le zèle des Catons et exécuter vos plus grands desseins patriotiques avec la simplicité d'un père qui badine avec ses enfants. Ah! je plains ceux qui ne vous connaissent que comme l'émule d'Homère et de Longin! Ils ne vous connaissent pas, ils ne connaissent pas même vos talents. On ne sent tout leur prix que lorsqu'on a découvert le cœur qui les anime. Je m'arrête, je vois que je ne puis vous remercier sans vous combler d'éloge. Et quand même vous feriez quelque cas des éloges, ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous en donner.

J'espère de vous revoir, Monsieur, dans peu et de profiter encore beaucoup mieux que je n'ai pu le faire jusqu'à présent de l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer. Je me flatte d'avoir appris dans mon voyage à être plus simple et plus patriote que je ne l'étais. Quoique éloigné de ma patrie, je m'en suis occupé plus souvent que lorsque je vivais dans son sein. Ce sentiment n'est peut-être encore qu'un de ces caprices passagers du cœur humain, mais j'ose espérer qu'il

deviendra constant. Vos leçons, votre exemple et celui de mes amis m'en feront un principe et le graveront si profondément dans mon âme que rien ne pourra l'en effacer.

Mon respectable ami, j'ai un aveu à vous faire; il est bien humiliant, mais je le dois, et je ne crains plus de vous le faire. Jusqu'à mon départ de Zurich, mon cœur en suspens ne savait à qui se vouer, à sa patrie ou au monde. Et que les motifs qui m'empêchaient de me rendre à vos instructions sont vils! J'aurais aimé ma patrie si j'avais été de telle ou de telle famille, si j'avais possédé plus de biens, si j'avais pu obtenir tel ou tel emploi, mais réduit à une petite fortune, sans espérance de l'améliorer à l'avenir, je ne voyais plus rien de grand dans le titre de citoyen. La vérité a arraché le voile qui couvrait mes yeux, je n'ambitionne plus que cette paix délicieuse qu'on trouve dans l'accomplissement de ses devoirs, dans l'étude de la nature et des hommes, dans le doux enthousiasme de la poésie. Oui, mon respectable ami, j'ai appris à suivre les conseils de ma Julie.¹⁾ La fortune que je cherche, c'est la félicité. Depuis que mon cœur est pénétré de ces sentiments, le seul honneur mondain qui flatte ma fierté, c'est celui d'être citoyen et citoyen de Zurich; quelque corrompue que soit notre patrie, elle l'est moins que d'autres. Oh! que je bénirai le ciel s'il me permet d'y vivre, d'y mourir avec le grand Bodmer et ses disciples! Il y a longtemps que je savais mépriser les hommes, mais cela ne suffit pas, il vaut mieux savoir leur faire du bien et en être méprisé. Voilà, mon respectable ami, ce que je veux apprendre pour me consoler de n'être pas citoyen de Sparte ou de Rome.

¹⁾ Diese Worte finden sich im elften Briefe des zweiten Theils der Nouvelle Héloïse.

Si je ne trouve pas dans ma patrie un établissement convenable à mes talents ou à mon goût, je m'en ferai moi-même un. Pourvu qu'il me nourrisse sans me priver de la liberté de jouir de mon bonheur, j'en serai content. Quand même je n'aurais ni richesse ni emploi, je serai citoyen et toutes les fois que l'injustice de mes concitoyens m'empêchera de l'être, je serai homme.¹⁾ Oh! que ces sentiments me charment! Quel calme ils répandent dans mon âme! Ah! puisse ma conduite ne les jamais démentir! Mais c'est assez parler de moi-même! Je ne vous dirai rien de M. Abauzit.²⁾ Vous avez vu ce que j'en ai marqué à mon cher père. Il est grand savant, il est grand homme, mais il n'aurait jamais été ni un Brutus ni un Caton. Voilà, j'ose le dire à l'illustre Bodmer même, voilà ce que font les sciences. O Rousseau, plus je vois et plus je me dis et me persuade que vous êtes vrai.³⁾

Je parlais au vénérable Abauzit du dernier chapitre du Contrat social [De la religion civile], il n'en est pas content⁴⁾,

¹⁾ Hierauf antwortet Bodmer in einem Briefe an Pfarrer Meister vom 14. September 1764:

„Wie liebenswürdig sind die Maximen unsers jungen Mannes: „Le seul honneur mondain qui flatte ma fierté, c'est celui d'être citoyen... je serai homme.“ Wie liebenswürdig ist der Mensch, der dieses Namens würdig ist, weil er so denkt.“ (S. Reinhartsche Sammlung.)

²⁾ In einem gleichzeitig an seinen Vater gerichteten Brief erwähnt Meister ausführlich Abauzit, einen Franzosen, der wegen der Religion seine Heimat verlassen mußte und in Genf Bibliothekar geworden war. „Il a l'air“, schreibt er, „presque aussi fin que notre Socrate de Zurich [Bodmer] et paraît avoir beaucoup plus de bonhomie que lui.“ Siehe: Semaine littéraire, 18 juillet 1903.

³⁾ Man denke an Rousseaus Preisschrift, worin der Fortschritt der Wissenschaften als schädlich hingestellt wird.

⁴⁾ Weil Rousseau das Christentum als unvereinbar mit dem Staate erklärt.

il approuve au contraire l'ouvrage de Roustan.¹⁾ Cependant Brutus et Caton auraient-ils fait ce qu'ils firent, s'ils avaient été chrétiens? Non, me répondit-il, mais ils auraient aussi mieux fait, ils firent bien parce qu'ils n'étaient que païens. S'ils avaient été doués des lumières du christianisme, ils auraient dû agir tout autrement.

Vous connaissez le gouvernement de Genève beaucoup mieux que moi; mais je pourrais pourtant vous dire quelque chose de son état actuel que vous ne savez peut-être pas encore. Ce sera toujours pour vous une nouvelle manière de m'instruire.

Vous n'ignorez pas que le droit négatif est le droit que le petit conseil a de rejeter toutes les propositions des citoyens qu'il ne trouve pas à propos de soumettre à la délibération du Conseil général.²⁾ Les citoyens les plus éloignés de l'esprit de parti reconnaissent qu'il a été accordé au petit Conseil par le traité de la Médiation³⁾, mais ils disent en même temps que ce droit réuni à la puissance exécutive ne laisse plus au peuple que l'ombre du pouvoir législatif: Le magistrat n'étant pas seulement l'exécuteur des lois, mais aussi leur interprète, en devient bientôt le maître. D'un autre côté, on avoue que, si le peuple avait la liberté absolue de demander à tout moment, pour ainsi dire, quelques éclaircissements sur des lois qui ne lui paraîtraient pas assez claires, il pourrait sous ce prétexte faire continuellement de nouvelles lois. La forme du gouvernement serait toujours vague et vacillante, et n'ayant jamais aucune consistance, elle dégénérerait bientôt en anarchie.

¹⁾ Über Roustans Buch: L'offrande aux autels et à la patrie s. Edouard Rod: L'affaire J. J. Rousseau, p. 224—227.

²⁾ Unter Conseil général ist die Bürgergemeinde zu verstehen.

³⁾ Das heißt die Vermittlung Frankreichs, Zürichs und Berns vom Jahre 1738.

Un homme dont je respecte infiniment les vues et qui fait ici toute ma joie, M. Moulton¹⁾, à qui j'en parlais dernièrement, me dit que cette dispute ne finirait jamais, si l'on ne formait pas un corps distingué du peuple et du magistrat, en qui seul pût résider le droit négatif. Ce corps tiendrait l'équilibre entre les deux puissances législative et exécutive. Il voudrait les représentations des citoyens respectables et protégerait le magistrat ou plutôt les lois contre la fureur d'un peuple excessivement ombrageux.

Les Genevois craignent les médiateurs de Zurich et de Berne, comme les écoliers leur régent. De Luc²⁾ et ses amis ne se seraient pas encore tus, s'ils n'avaient pas craint que le magistrat n'appelât encore une fois ses chers voisins pour terminer leurs différends.

Mais j'abuse de votre patience. Ne doutez jamais de la tendre estime et de la profonde vénération avec laquelle je suis, Monsieur, votre très dévoué serviteur

Meister.

II.

Der große Bodmer hing mit besonderer Liebe an dem Sohne des „Freundes seiner Jugend und seines Alters“, Pfarrer Joh. Heinrich Meisters in Rüschnacht. Er selbst hatte vier Kinder bejessen, die im zarten Alter dahinstarben, und so schreibt er an Lektern: „Lebten meine Kinder noch, so möchten die Mädchen an Lebhaftigkeit, Unschuld und Schönheit den Ihrigen gleichen

¹⁾ Paul Moulton, 1725—1787, ein geborener Franzose, hatte unter dem Druck religiöser Intoleranz seine Heimat verlassen und sich in Genf eingebürgert. Siehe: *Lettres de Mme de Staël à Henri Meister*.

²⁾ Jacques-François De Luc, einer der Führer der Volkspartei. Siehe: Ed. Rod: *L'affaire J. J. Rousseau*, p. 45.

und der Knabe möchte so polit sein wie der junge Minister in Paris.¹⁾ Ich habe mit ihnen die Vaterfreuden verloren, welche Sie, mein Freund, genießen, doch genieße ich sie einigermaßen durch die Sympathie meines Herzens mit dem Ihrigen.“

Alles, was der junge „Pariser“ seinem Vater nach Rüssnacht schreibt, wird alsbald dem Alten am Zürichberge mitgeteilt und von diesem mit größtem Interesse gelesen. Bodmer sehnt sich nach der Heimkehr des talentvollen, dem Vaterlande viel versprechenden jungen Mannes; auch richtet er an ihn im Oktober 1766 eine poetische Epistel, worin er ihm zuruft:

Teurer Jüngling, du selbst, willst du mit den Noachiden²⁾
Mehr Vertraulichkeit pflegen, so laß die geschminkten Sirenen
Dich nicht länger behalten, o flieh in die ländliche Ruhe,
In die Hütte³⁾ zurück, wo dein alter Vater noch lebet
Und den Atem noch aufhält, dich einmal wieder zu sehen...⁴⁾

In denselben Tagen schreibt er an ihn den hier vorliegenden Brief⁵⁾, den wir leider wegen heute nicht mehr verständlicher Anspielungen und unleserlicher Schrift⁶⁾ nicht ungekürzt wiedergeben können, der aber dennoch in Bodmers Tun und Treiben und seine freie Denkweise Einblick gewährt, und zeigt, wie herzlich er seinem jungen Freunde zugetan war.

1) D. h. Verbi divini minister, Diener des göttlichen Wortes, ein im Kanton Zürich seit der Reformation üblicher und amtlicher Titel der nicht im Amte stehenden Geistlichen. — Heinrich Meister war seit Mai 1766 Erzieher in Paris.

2) D. h. mit den unschuldigen, tugendhaften Menschen der Bodmerschen Noachide.

3) Der alte Meister nennt sein Pfarrhaus „la cabane ruineuse“; es machte 1769 einem Neubau Platz.

4) Bodmers Apollinarien, S. 288.

5) Das Original liegt in Winterthur im genannten Archiv.

6) Was für Schwierigkeiten diese Schrift auch den Zeitgenossen verursachte, beweist z. B. die Tatsache, daß Pfarrer Meister sie wiederholt Steganographie (Geheimschrift) nennt und in einem Briefe an Bodmer sich darüber folgende Auslassung erlaubt: „Il est certain, mon très

Zürich, 10. Oktober 1766.

Liebster Meister!

Ich sehe das Licht noch, ich esse, trinke, kleide mich, schlafe. Noch mehr, ich liebe, ich hasse, ich freue mich, ich zürne. *Non-dum omnia de me praedati sunt anni.*¹⁾ Neue Freunde geben sich mir zu genießen, und Hoffnungen, die mir verweigert schienen, erfüllen sich. *Quidquid actas a me abstulit quod in adolescentia est vitiosissimum, voluptates, oblectamenta equidem reliquit . . .*²⁾

Ich seufze, daß die Tage verkürzt werden möchten, in welchen Klopstock seinen Messias schon dreimal drei Jahre im Grabe liegen läßt.³⁾

cher, que ce n'est pas une petite peine ni un petit savoir-faire que de déchiffrer votre écriture hiéroglyphique. On s'en laisserait aisément, si l'on n'en était pas si bien récompensé par la valeur intrinsèque des idées et des sentiments qu'on y trouve à force de chercher. Si c'est tout de bon que mon encre et mes plumes vous accommoderaient peut-être mieux que les matériaux et les instruments dont vous vous serviez jusqu'ici, je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui de quoi en faire l'essai.“ Die Briefe aus Bodmers frühern Jahren sind leserlicher.

¹⁾ Die Jahre haben mir noch nicht alles geraubt. Nach Horaz, Epist. 2, 2, 55: „*Singula de nobis anni praedantur euntes.*“ — Bodmer war damals 68 Jahre alt.

²⁾ So viel mir auch das Alter genommen, was beim Jüngling das Fehlerhafteste ist, die Genüsse, es ließ mir wenigstens die unschuldigen Freuden. Siehe: Cicero, Cato, De Senectute § 39. Bodmer zitiert nur aus dem Gedächtnis.

³⁾ Das gleiche Bedauern spricht Bodmer in folgenden Versen aus:
Aber der Sänger des Mittlers, der Gott am Kreuze vollenden,
Neigen sein Haupt sah, zögert zu lange, den Stein von dem Grabe
Wegzumwälzen, und läßt ihn zu lang dem Tode zum Raube....
(Apollinarien, Brief an Füßli 1766.)

Die drei ersten Gesänge des Messias erschienen 1748, erst 1773 kam er zum Abschluß.

Künzlis Tod¹⁾ hat mir die Wege in die Conferenzen, in welche er vorher gegangen ist, ebener gemacht.²⁾

An heitern Abenden mache ich mit Jünglingen und Alten mir unter den Schatten am Gestade der Limmat meinen Portico des Akademus.³⁾ Der Dr. H[irzel] liest Blaarers Denkmal⁴⁾, eine Satire auf die Regenten, die keine Blaarer sind. Wir schmähen unter freiem Himmel auf die Sentenz, welche den Schinznachern von Bern befiehlt, daß sie die Eidgenossen von Schinznach verlassen sollen⁵⁾ und auf die Unterdrückung, welche Herporten, dem Greis von achtzig Jahren, die Freiheit, den Umgang mit den Menschen geraubt hat, weil er ein Buch publiziert hat⁶⁾, das die Vernunft, die Aufrichtigkeit und Gott selbst

¹⁾ Martin Künzli, 1709—1765, Rektor in Winterthur und Freund Bodmers. Wie sehr dieser ihn liebte, erhellt aus folgenden von ihm an Pfarrer Hef gerichteten Versen:

Jährlich ward mir der Schatz der Freundschaft und Liebe gegönnet,
Bis ihn der Tod mir raubte, der alles, was schön ist, zerstöret.
Künzli starb, und der Umgang verlor die Würze des Salzes,
Ernstes Lachen und weise Laun' und sokratische Fragen....
(Apollinarien, S. 38.)

²⁾ Falls die Lesart „Conferenzen“ richtig ist, so wäre der Umgang mit den edlen Geschiedenen gemeint.

³⁾ D. h. meinen akademischen Spaziergang.

⁴⁾ Das Bildnis eines wahren Patrioten in einem Denkmal Hans Blaarers von Wartensee, von dem Verfasser des philosophischen Bauers (Kleinjogg), Dr. H. C. Hirzel, erschien 1767, war aber wohl im Oktober 1766 schon gedruckt.

⁵⁾ Bern hatte den Mitgliedern dieser Gesellschaft den Wink erteilt, die Versammlungen nicht mehr zu besuchen. S. Tillier: Geschichte des Staates Bern, V, 263.

⁶⁾ Über dieses Buch schreibt Tillier am obigen Orte: „Den Unwillen des Rats erregte der gewesene (deutsche) Pfarrer in Bevey, [Beat] Herport, durch ein Werk, worin der Verfasser, ein Mann, der schon früher gegen das Spiel, welches in den öffentlichen Verhältnissen öfters mit den feierlichsten Eiden getrieben wurde, geeifert hatte, gegen viele Begriffe und Gewohnheiten der Machthaber gewaltig anstieß. Der große Rat ver-

ihm in den Sinn gelegt haben. Ich muß diese Schrift unter dem Schlüssel behalten, aus Furcht, daß man mir es hochobrigkeitlich abfordern möchte.

Doch auf unsern akademischen Spaziergängen sind wir Repräsentanten, Antinégatifs, wir anerkennen den Conseil général für den Souverän und nehmen der Mediation die gesetzgeberische Macht. Wir nennen die Fanatiker von Genf „Menschen“ und die Mutins „Römer“.¹⁾ Einer von uns heißt den Plan der neuen Regierung²⁾ eine sehr komponierte [sic] Maschine von

urteilte ihn am 12. September 1766 zur Ausstoßung aus dem geistlichen Stande und sechsjährigem Hausarrest...“ Das Buch erschien nochmals anonym und ohne Ortsangabe 1768 (Stadtbibl. XXV, 727). — Aus dem Zürcher Staatsarchiv erhellt, daß auf Ansuchen des Standes Bern vom 13. September 1766, „es solle das dort wider die Religion und die Regierung sehr bedenklich und gefährlich befundene Buch unter dem Titel: Versuch über wichtige Wahrheiten zur Glückseligkeit der Menschen... nicht nachgedruckt werden dürfen“, vom Räte Zürich einstimmig erkannt wurde (17. Sept.), die Zensurkommission habe Nachdruck und Verkauf desselben bei Strafe zu verbieten. Am 18. Sept. wurde von dieser Behörde entsprechend verfügt. — Fügen wir bei, daß der Verfasser nicht bloß den Eid im bürgerlichen Leben verwirft (Matth. V), sondern auch den Religionseid, d. h. die eidliche Verpflichtung der Geistlichen auf ein Glaubensbekenntnis: auch der Heiland habe seine Jünger nicht beeidigt.

¹⁾ Die damaligen Genfer Wirren boten beständig Anlaß zu Kontroversen. Bodmer und seine Freunde, rückhaltlose Anhänger der Demokratie, halten es mit der Volkspartei, den Représentants (qui soumettaient des représentations au gouvernement), im Gegensatz zu den Négatifs, welche die eingereichten Vorstellungen abwiesen. — Da die mißvergnügten, unruhigen Elemente Genfs nur der Bürgergemeinde, nicht aber dem Magistrat sich unterziehen wollten, so erschienen sie ihren Bewunderern als freie, stolze Römer.

²⁾ Die 1766 in Genf versammelten bevollmächtigten Vermittler Zürichs, Berns und Frankreichs hatten einen Entwurf zur Regulierung der Streitfragen zwischen Bürgern und Rat aufgestellt, der aber am 15. Dezember vom Conseil général verworfen wurde. Im Oktober 1766 war derselbe in den Grundzügen schon bekannt.

tausend Rädern und Federn, die labyrinthisch verwickelt sind. Wir fürchten den Mißbrauch der Gewalt mehr als den Mißbrauch der Freiheit; wir sind dumm genug, ein versammeltes Volk für ruhig und aufrichtig zu halten, und wir haben die Bosheit, die Ratsherren an Geseze zu binden.

Ein braver Kopf kommt zu uns und sehnt sich in die Stille des Landlebens nach den tumultuösen Eitelkeiten von Paris. Für ihn ist die Noachide¹⁾ eine menschenlose Wüste. Er verläßt uns und bessere Menschen kommen, von Mannheim Medicus Guggen, ein Mann, für Vernunft und Freundschaft gemacht, von Solothurn Gluz, ein Kanonikus ab ira et odio theologorum procul. Von Trident Pilati²⁾, ein Syndicus und Professor, der die Stuhlette der Priester und Mönche verdient hat und gerne zu Carvalho³⁾ ginge, Lissbonne reformieren zu helfen. Aber Beccaria redet nur in dem Caffè di Milano⁴⁾ mit uns, welches er wöchentlich an das Licht gibt

Ich gehe von der Vimmat nach Haus und finde die dramatischen Stücke, die von der Messe kommen⁵⁾ Ein Brief kommt von meinem Sulzer.⁶⁾ Wegelin⁷⁾ hat von der Akademie die statistische Stelle mit 250 Reichsthalern zu dem wenigen Gehalt bekommen. Er hat die Freundschaft der Besten, indem Lambert, in seiner eigenen Hoheit beschlossen, sich selbst genugsam

1) Bodmers Heldengedicht in zwölf Gesängen.

2) Unter Pilatis Schriften sind z. B. seine ins Deutsche übersehten Reisen zu nennen.

3) Bombal, der die Jesuiten aus Portugal verwies.

4) So hieß eine Zeitschrift, die der Philanthrop Beccaria, die Brüder Verri, Frisi u. d. d. damals in Mailand veröffentlichten.

5) Es ist die Leipziger Messe gemeint.

6) J. G. Sulzer von Winterthur, 1720—1779, Professor in Berlin.

7) Wegelin, 1721—1791, französischer Pfarrer in St. Gallen; seit 1765 mit Sulzer Professor an der neugegründeten Ritterakademie in Berlin. S. seine von Fels geschriebene Biographie.

ist.¹⁾ Wegelin hat *Considérations sur les principes moraux des gouvernements* geschrieben, eine Metaphysik für Staatsflugheit, die sich nur von uns lesen läßt. Ich bitte Sulzern, [mit] Muße und Heiterkeit an seinen Entwurf der Republik zu denken, die sehr arm, aber sehr mächtig, sehr unwissend, aber sehr verständig, sehr einfach, aber sehr unglücklich sein würde.²⁾ Er denkt zu sehr: *τῶ νοῦν ἔχοντι δια φάυλους καὶ ανοήτους παράτιψθαι μὴ καδῆκειν*. Die Regenten von Europa haben aufgehört, Hirten der Völker zu sein, sie haben ihr hohes Amt mit dem kleinen Kram eines Kaufmanns vertauscht. Die Kabinette der Großen sind zu Comptoirs geworden.

Es wird Nacht und ich gehe ans Licht des stillen Mondes gedankenvoll zu meinen entferntesten Freunden, nach Berlin, Tours, Paris, London. Ich sehe Füßli in Paris³⁾ bei Meister und behorche sie, weil sie Gutes von mir sagen und Gutes für mich tun. Aber ich gehe nicht mit ihnen in die Zirkel der reizenden Welt und ich denke auch Sie, mein Liebster, haben diesen Winter an dem unruhigen Paris so sehr genug, daß Sie

¹⁾ Lambert, 1728—1777, berühmter Mathematiker. Dank den Bemühungen Sulzers wurde er Mitglied der Berliner Akademie. „Groß war sein Selbstgefühl“, schreibt Schuler in seinen „Taten und Sitten der Eidgenossen.“

²⁾ Diese Schrift wird in Sulzers Biographie von H. G. Hirzel (2 Bde.) nicht erwähnt, ist also wohl nie geschrieben worden. Bodmer selbst scheint die Ausführung dieses Vorhabens zu bezweifeln, da er schreibt, sein Freund denke zu sehr, „daß es sich für einen, der Verstand besitzt, nicht gezieme, sich wegen schlechter und unvernünftiger Menschen aufzuregen“, zudem seien auch die Machthaber entartet. Die griechischen Worte sind wahrscheinlich ein Zitat.

³⁾ Füßli war, ehe er sich der Malerei widmete, als Erzieher in England und 1766 momentan in Paris. Zürich besitzt von ihm zwei Gemälde, sein Selbstporträt, wie er Bodmer gegenüber auf dessen Lehren lauscht (s. Sammlung der Künstlergesellschaft), und den Rüttelschwur im Rathaus.

mit der ersten Schwalbe in Ihr stilles väterliches Nest zurückfliegen werden.¹⁾ So lange will ich mich stärken, daß ich dann noch Arme und Fleisch und Beine habe, Sie zu umarmen. Dann sollen Sie meinen Geist und mein Herz nicht bloß auf das Papier geklebt, sondern in die Mienen und die Züge der Augen hervorgehen sehen. Sie sollen einer von denen sein, vor welchen ich keine Gedanken der Seele, noch Trieb des Herzens verborgen halten werde, denn Sie urteilen gerecht und freundschaftlich.

Ich strecke beide Arme nach Ihnen aus und verbleibe Ihr
ergebenster Bodmer.

¹⁾ Meister kehrte erst im Oktober 1767 nach Rüsnacht zurück, um im Juni 1769 wieder, und zwar für lange Jahre, nach Paris zu gehen.